
Historiographie et identité collective en Amérique française : le cas des élites francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1872-1991

Sylvie Beaudreau
Yves Frenette
*Département d'histoire
Collège Glendon, Université York*

« On se souvient pour agir » (Crubellier, 1991 : 232)
« *In our descendants' memory lies our hope* »
(Smith, 1986 : 208)

Cette étude analyse le rôle de l'historiographie dans la construction de l'identité nationale des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre¹. Analyse qui pose, toutefois, plusieurs problèmes. D'abord, le terme « identité nationale » nous met mal à l'aise, puisque tous les spécialistes que nous avons consultés s'accordent à définir le nationalisme comme un projet politique visant à former un état-nation sur un territoire donné (Smith, 1971 et 1986 ;

1. Cette étude a été réalisée lors d'un programme de recherche subventionné par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada. Nous tenons à remercier Mary Elizabeth Aubé et Roberto Perin, de l'Université York, ainsi qu'Yves Roby, de l'Université Laval, pour leur aide précieuse.

Gellner, 1983 ; Kedourie, 1985 ; Alter, 1985 ; Anderson, 1991). À l'exception du Québec, le Canada français ne semble pas correspondre à ce critère, encore qu'au XIX^e siècle certains idéologues aient rêvé d'un état-nation francophone dans le nord-est de l'Amérique. À notre avis, la francophonie nord-américaine, du moins celle de la Nouvelle-Angleterre, constitue plutôt une ethnie ou un groupe ethnique, selon les éléments définis par Smith (1986 : 22-28) : une appellation spécifique, un mythe d'origine, une histoire commune, une culture distincte, une symbiose avec un territoire réel ou imaginaire, un sens de solidarité, plus ou moins aigu selon les classes sociales. Ce sont donc les termes identité ethnique et groupe ethnique que nous privilégions dans cet article, n'en déplaise à ceux qui voient une connotation négative au qualificatif *ethnique*.

Plus problématique est l'absence explicite du social dans la proposition de recherche. Jusqu'à récemment, du moins dans le monde occidental, l'historiographie a été l'apanage des classes aisées, de l'aristocratie, de la bourgeoisie et, en Amérique française, de la petite-bourgeoisie (Gagnon, 1978). Dans le cas qui nous occupe, celui des francophones de la Nouvelle-Angleterre, les praticiens de l'histoire, tout comme au Québec, furent surtout des prêtres, médecins, avocats ou journalistes qui possédaient une identité ethnique construite et explicitée dans une idéologie cohérente. Ces hommes – puisqu'il s'agissait presque seulement d'hommes – avaient conscience d'appartenir à une communauté de langue, de religion, de traditions, de culture, qui comprenait des centaines de milliers de personnes et qui, depuis la Conquête de 1760, luttait pour sa survie. C'était le devoir de cette intelligentsia de continuer le combat au sud de la frontière. Pour les élites francophones de la Nouvelle-Angleterre, l'identité n'était donc pas question de choix, mais constituait à la fois un droit et une obligation de naissance imprimée dans l'histoire et façonnée par plusieurs siècles de souffrance et de sacrifices collectifs. L'histoire était primordiale dans leur projet de société, l'avenir devant être construit sur les bases du passé.

L'historiographie des francophones de la Nouvelle-Angleterre était donc engagée, voire utilitaire. Elle visait à former la mémoire collective du groupe, plus spécifiquement à abreuver et à propager

l'idéologie de la survivance (Roby, 1984 ; Chartier, 1991). Par le biais de livres, d'articles, de brochures, de conférences, de cours, d'événements commémoratifs², l'intelligentsia souhaitait inculquer ses valeurs au peuple, plus ignorant des choses de l'esprit et des affaires publiques, et au nom duquel elle parlait et agissait. Pourtant, dans l'état actuel des connaissances, il est impossible d'évaluer le succès des élites à imprégner la masse de leurs valeurs. Nous savons, par exemple, que les œuvres analysées ci-dessous ont largement circulé dans les milieux petit-bourgeois, qui les ont bien reçues (Chartier, 1991). Mais nous ne connaissons rien de leur réception dans les couches populaires. En fait, plusieurs indices laissent plutôt croire à l'existence de deux cultures, et ce, dès le XIX^e siècle, au sein des communautés franco-américaines : une culture ouvrière très influencée par le mode de vie américain et une culture d'élite, toute empreinte de l'idéologie de la survivance³. C'est donc par prudence que nous limitons notre enquête aux élites francophones. Comme nous le rappelle Éric Hobsbawm, si nous persistons, sans preuve à l'appui, à attribuer au peuple la vision du monde de l'élite, nous risquons constamment de leur attribuer des points pour un cours qu'ils n'ont pas suivi et un examen qu'ils n'ont pas passé (1990 : 79).

La situation de minoritaires des francophones de la Nouvelle-Angleterre intensifia le rôle de l'historiographie comme arme de combat. Émigrés, dispersés sur une terre protestante et anglaise, privés de droits juridiques, longtemps impuissants en politique, ils peinaient dans des manufactures et résidaient dans des quartiers sordides. Les chefs de file se sentaient marginaux dans un environnement triplement hostile. Les Yankees les regardaient de haut, quand ils n'étaient pas carrément hostiles. Les Irlando-Américains empêchaient leur catholicisme de progresser comme ils le souhaitaient, pendant que certains Québécois les affublaient du titre de

2. Nous étudions le discours historiographique tel qu'il est formulé dans des livres, articles et brochures. Il nous est impossible, dans le présent article, de traiter de la commémoration et de la place de l'histoire dans les programmes scolaires, sujets pourtant fascinants. Nous ne retenons pas non plus les œuvres littéraires, ni les essais dogmatiques, même si la conscience historique y tient une place importante.

3. Il faudrait s'engager dans des recherches du type de celles menées par Gérard Bouchard (1991) sur les cultures québécoises.

traîtres. Longtemps se sentiront-ils conspués par le fameux « Laissez-les partir, c'est la canaille qui s'en va », attribué, à tort ou à raison, à George-Étienne Cartier⁴. Et, comme si ce n'était pas assez, le danger de l'acculturation plana très tôt, ce qui avivait les dissensions au sein du groupe (Roby, 1990). Assiégée de tous les côtés, c'est donc tout naturellement que l'intelligentsia prit la plume de l'historien pour se défendre contre les attaques de l'intérieur et de l'extérieur.

Cet engagement demeura une constante. Toutefois, le contexte socioculturel, lui-même agent de mutation identitaire, le public visé et, jusqu'à un certain point, le discours, changèrent. Ainsi, au XIX^e siècle, quelques historiens du groupe se portent à la défense des Canadiens français au sud de la frontière. Dans les trois premières décennies du XX^e siècle, la naissance d'une identité proprement franco-américaine se traduit par une explosion historiographique et par un besoin de se donner des racines historiques profondes et prestigieuses, c'est-à-dire par la revendication des origines françaises, par opposition aux origines canadiennes-françaises ; cette appropriation culturelle continue au milieu du siècle et l'affirmation ethnique devient tellement forte que les perspectives sont inversées : les héros glorieux de l'aventure française en terre américaine deviennent des Franco-Américains. La filiation ne saurait être plus directe. Mais, à partir des années 1960, le discours historiographique se raréfie, à mesure que disparaissent ses praticiens, et les relations des élites francos avec le groupe montant des historiens professionnels sont empreintes d'ambiguïté.

« FAIRE ŒUVRE DE RÉPARATION ET D'HONNEUR », 1872-1898

Dans la première monographie paroissiale canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre, *Notre-Dame-des-Canadiens et les Canadiens aux États-Unis*, l'abbé Thomas-Aimé Chandonnet

4. Cette expression lapidaire fait encore partie de la mémoire franco-américaine. En 1982, un Franco-Américain émigré de la Beauce à Lewiston dans les années 1920 racontait à quelques personnes, dont un des soussignés, que les politiciens disaient de lui et des autres émigrants : « Qu'ils sacrent leur camp, c'est tous des bums ».

(1872) raconte les débuts d'une paroisse nationale à Worcester, au Massachusetts, l'une des premières communautés émigrées. Mais, comme la deuxième partie du titre l'indique, Chandonnet ne se limite pas au fait paroissial. Il met en garde aussi ses compatriotes de la Nouvelle-Angleterre contre les dangers qui les guettent : les sociétés secrètes, les grèves et les doctrines subversives. Cependant, le public cible de l'auteur se trouve au nord de la frontière. Les Canadiens français du Québec, écrit-il, ne connaissent des émigrés que ce que leur en disent les journaux québécois, qui ne traitent de la Nouvelle-Angleterre que par le biais du fait divers, « la peste de l'histoire » (*ibid.* : 142). Chandonnet entend faire « œuvre de réparation et d'honneur » (*ibid.* : xi), en racontant la « vraie » histoire des Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre. Pour ce faire, il groupe les faits afin que ses lecteurs puissent apprécier leur juste portée. Les émigrés ne sont ni des renégats, ni des traîtres à la cause nationale. S'ils ont quitté le Québec, c'est pour des raisons tout à fait matérielles. S'il en avait les moyens, Chandonnet stopperait le torrent, « mais la force qui arrête ou détourne les fleuves ou qui contraint les flots de reculer en arrière, n'est pas en nos mains... » (*ibid.* : 133). C'est qu'aux États-Unis les émigrés améliorent leur condition, la routine du cultivateur, souvent synonyme de torpeur, ne sachant résister « à cette force entraînante de la prospérité matérielle » (*ibid.* : 141). D'ailleurs, le Québec bénéficie de cette prospérité grâce aux fonds, au talent, à l'énergie et à l'esprit d'entreprise que rapportent ceux qui rentrent au pays.

Fait encore plus significatif pour Chandonnet, les Canadiens français des États-Unis ne sont pas supérieurs à leurs frères et sœurs du Québec seulement du point de vue matériel. Ils sont aussi plus fidèles à la foi et à la langue de leurs ancêtres. « Nous dirons », écrit-il, « qu'une bonne paroisse canadienne des États-Unis, tout bien compté, domine son émule au Canada » (*ibid.* : 146), trempée qu'elle a été au baptême de l'épreuve. C'est que « les Canadiens émigrés savent qu'outre l'intérêt suprême de leurs âmes et de celles de leurs enfants, il leur incombe une mission spéciale, providentielle : celle de faire honneur à leur foi aux yeux de l'étranger, de gagner le terrain sur l'hérésie, et de contribuer suivant leurs forces à la conquête de cette terre opulente, habitée par des géants, il est

vrai, mais enfin promise, comme celle de Chanaan, à l'Église de Jésus-Christ, au peuple de Dieu » (*ibid.* : 147)⁵.

Malgré tout son enthousiasme pour la vie des émigrés, le prêtre patriote qu'est Chandonnet exhorte ses lecteurs québécois à rester au pays, défiant les maux qui affligent les migrants : maladie, chômage, atmosphère nocive des manufactures, incommodités du logement, exigüité du mobilier, malchances du commerce et de l'industrie qui ruinent l'ouvrier et mettent l'âme des jeunes filles en péril. Les conditions de vie des Canadiens français des États-Unis ne sont donc pas aussi bonnes qu'il les a peintes tout au long de son livre.

C'est aussi un portrait positif des émigrés que présente Hugo Dubuque dans *Les Canadiens-français de Fall River, Mass., notes historiques*, publié en 1883. Placés dans des conditions défavorables en raison de leur ignorance de l'anglais, des us et coutumes du pays et, surtout, de leur manque d'expérience dans les usines, les Canadiens français sont désorientés, mais leurs qualités compensent largement. Sobres, industriels, économes et soumis aux lois, ils sont des ouvriers assidus et paisibles. Le patron les préfère aux autres groupes, ce qui leur cause beaucoup de problèmes avec les militants ouvriers. Certaines familles sont même victimes de violence et doivent vivre en état de siège, pendant que leur curé est persécuté pour ses positions antisyndicales. Sous la plume de Dubuque, les enfants canadiens-français fréquentent l'école et les parents respectent les lois scolaires ainsi que celles ayant trait au travail des enfants.

Comme Chandonnet, Dubuque se sert de sa brochure pour faire la leçon à ses compatriotes : ils doivent devenir citoyens pour être mieux perçus et pour avoir de l'influence politique ; ils doivent aussi s'instruire. Mais, surtout, ils doivent se tenir debout devant les attaques de « gallophobie » (rapport Wright de 1881, rapport Forster de 1883), car « une race virile, comme la nôtre, ne se laisse pas abattre par des obstacles de ce genre » (Dubuque, 1888 : 163).

5. Nous avons ici une des toutes premières expressions de la mission providentielle des Canadiens français des États-Unis par un Canadien émigré, une idée qui prendrait toute sa force dans les décennies suivantes (Roby, 1990 : 106-113).

« L'avenir sourit donc aux Canadiens de Fall River s'ils veulent être sobres, industriels et persévérants » (*ibid.* : 179).

Les Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre, du jésuite Édouard Hamon (1891), est également rédigé pour rendre justice aux émigrés. Comme Chandonnet, Hamon qui, pendant dix ans, a prêché des missions aux États-Unis, ne peut s'empêcher de déplorer que l'émigration massive affaiblisse le Canada français au nord du 45^e parallèle. Mais, puisque les gouvernements sont impuissants à enrayer le mouvement, il y voit de bons côtés et la plus grande partie du livre est en fait une compilation des réalisations paroissiales et des progrès matériels des émigrés. Hamon est plein d'admiration pour la ténacité et le courage de gens qui « ont bâti, en vingt ans, 120 églises ou chapelles desservies par des prêtres canadiens, 50 grands couvents, où les religieuses venues du Canada donnent une éducation catholique à plus de 30 000 enfants » (Hamon, 1891 : 12). Mais l'entreprise de réhabilitation du jésuite français pêche parfois par excès. Il est ainsi difficile de croire que la rue des Canadiens français à Malboro, au Massachusetts, est large, « bien plantée d'arbres et toute bordée de blancs cottages en bois, avec le décor obligé de massifs fleuris sur le devant » (*ibid.* : 19).

Pour Hamon, la survivance des Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre est assurée, un signe certain que la Providence leur a confié la mission de gagner à l'Église catholique les régions américaines du Nord-Est. À la suite de plusieurs autres, il prévoit que les deux branches de la famille canadienne en viendront à former un seul peuple (voir Roby, 1978).

UNE IDENTITÉ FRANCO-AMÉRICAINNE, 1899-1933

Au tournant du siècle, les communautés francophones de la Nouvelle-Angleterre entreprennent une période de consolidation, ce qui amène les historiens à célébrer de plus belle, dans de nombreuses monographies paroissiales et dans des historiques d'associations, les réalisations du groupe⁶. Ils y exhortent leurs lecteurs,

6. Par exemple, en 1911, Alexandre Belisle publie sa monumentale *Histoire de la presse franco-américaine*, un catalogue impressionnant des journaux et des

avec un zèle renouvelé, à conserver les traits de leurs ancêtres : langue française, religion catholique et valeurs traditionnelles. On se réclame encore du Canada français, mais on essaie de se donner une identité propre, notamment en adoptant le nom fort révélateur de « Franco-Américains ». En effet, pour plusieurs membres de l'élite, cette nouvelle identité passait par la France, qui était maintenant plus acceptable qu'auparavant, en raison de la consolidation du régime républicain appelé à durer (Weil, 1990 : 21-33). Mais surtout l'intelligentsia avait besoin du prestige et du caractère « antique » de la grand-mère patrie pour rehausser le sien dans une nation américaine qui devenait de plus en plus cosmopolite⁷.

C'est le but visé par le groupe d'avocats, de médecins et de journalistes qui fonde la Société historique franco-américaine en 1899. Le nouvel organisme se donne pour objectif « d'encourager l'étude précise et systématique de l'histoire des États-Unis, et en particulier de mettre en lumière le rôle exact joué par la race française dans l'évolution et la formation du peuple américain » (Weil, 1989 : 149). Cet objectif, la Société le réalisera surtout par des conférences, la plupart publiées dans son *Bulletin*, qui voit le jour en 1906. Une analyse de contenu révèle que, jusqu'en 1933, alors qu'elle connaît une renaissance, conférenciers français, canadiens et franco-américains se partagent à peu près également les audiences de la Société historique. Dans le même sens, la France, le Canada et la francophonie des États-Unis (hormis la Nouvelle-Angleterre) constituent les sujets d'articles et de conférences dans une proportion semblable. Le nombre relativement élevé d'auteurs et de sujets français est dû en partie à l'intérêt suscité par la Grande

journalistes de langue française des États-Unis. Seize ans plus tard, Félix Gatineau compile *l'Histoire des conventions générales des Canadiens-Français aux États-Unis*, tout en ayant soin d'omettre toute évidence de dissension. Quant aux monographies paroissiales et locales, les plus intéressantes sont, en ordre chronologique, Audet (1906), Lalande (1913), Hamelin (1916), D'Amours (1917), Gatineau (1919), Belisle (1920), Bonier (1920), Verrette (1931).

7. « *To the most damaging of all North American charges – being new to the land – they (les immigrants européens en Amérique du Nord) responded with long and inventive accounts of the antiquity of their presence in America* » (Harney, 1981 : 2).

Guerre. À l'opposé, un seul article est consacré aux Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, ce qui, encore une fois, est révélateur des buts des fondateurs et premiers promoteurs de la Société⁸. En fait, la majorité (11) des 18 auteurs franco-américains font porter leurs efforts sur la francophonie américaine (Nouvelle-Angleterre exclue), le plus souvent sur l'âge héroïque des explorations et des premières fondations. Quatre s'intéressent à la France, un aux États-Unis, un à son propre groupe et un dernier à un sujet qui n'a pas rapport au monde francophone.

En 1909, un dirigeant de la Société historique, J.-Arthur Favreau, rédige, en collaboration avec J.-L.-K. Laflamme et David-E. Lavigne, un article sur les Franco-Américains dans *The Catholic Encyclopedia*. Dans cette publication en langue anglaise, Favreau et al. revendiquent pour les Francos des racines historiques profondes sur le continent. En fait, écrivent-ils, la mère patrie des Franco-Américains n'est pas seulement le Québec, mais toute la partie septentrionale du continent américain, arpentée par les missionnaires, les coureurs de bois, les explorateurs et les hommes de guerre français. Dans certaines parties des États-Unis, on a identifié trois générations de souche française au recensement fédéral de 1900. Patriote, l'« élément français » a des qualités que l'on trouve seulement chez les meilleurs citoyens. Quant aux immigrants récents, ils ont bâti en 50 ans la presse la plus active des groupes catholiques américains. L'esprit de ces journaux est tout aussi catholique qu'il est américain. Quinze ans plus tard, Favreau reprit sa plume pour donner la réplique à l'auteur d'un article de revue américaine qui ravivait l'insulte des Chinois de l'Est de 1881. *The Chinese of the Eastern States* était une compilation de commentaires favorables aux Francos, prononcés par des hommes publics ou parus dans des revues et livres américains.

8. Le nombre d'articles et de conférences pour cette période est de 65. La proportion des auteurs canadiens et français est chacune de 32,3 % et celle des Franco-Américains de 27,7 %. Les sujets canadiens représentent 30,8 % des contributions, comparativement à 27,7 % chacun pour les sujets français et pour les sujets ayant trait à la francophonie des États-Unis (Nouvelle-Angleterre exclue).

Le thème de l'œuvre de la France en Amérique est repris dans plusieurs travaux. En 1910, les abbés Desrosiers et Fournet publient *La race française en Amérique*, une étude appuyée uniquement sur des travaux de seconde main, en particulier l'article de Favreau *et al.* dans *The Catholic Encyclopedia*. Les deux prêtres décrivent l'évolution des Français d'Amérique, en insistant surtout sur la branche canadienne-française, dont ceux de la Nouvelle-Angleterre (un chapitre). Les Franco-Américains montrent beaucoup de vitalité et, grâce à leurs qualités de labeur, de frugalité et d'honnêteté, ont mérité l'estime des Américains. Mais « il faut regretter sans restriction le mouvement d'émigration » (p. 221), qui représente une grande perte pour le Québec. Au contraire d'Hamon et d'autres tenants de la mission providentielle des francophones en Amérique, les auteurs doutent de la possibilité d'une reconquête franco-catholique.

En 1912, un autre prêtre, D.-M.-A. Magnan, fait paraître *l'Histoire de la race française aux États-Unis*. Il y décrit la présence française en Amérique, des Huguenots en Floride au XVI^e siècle jusqu'à la dispute de la Corporation Sole dans le diocèse de Portland dans la première décennie du XX^e. La formation du peuple franco-américain constitue, selon Magnan, un chapitre important de l'expansion de la race française en Amérique, avec ceux des Huguenots, des Acadiens et des Canadiens français.

L'évolution de la race française en Amérique : Vermont, New Hampshire, Connecticut, Rhode Island de Bruno Wilson (1921) n'est, en fait, qu'une compilation d'articles publiés en 1919-1920 dans le journal *La Presse*. Ce premier tome d'une œuvre qui devait en compter plusieurs est le seul à avoir vu le jour. L'auteur donne beaucoup de détails et le chapitre sur le Providentialisme s'intitule « Un rêve trop beau ». C'est que l'acculturation a déjà fait ses ravages en ce lendemain de Première Guerre mondiale, même si, selon Wilson, les Francos de la Nouvelle-Angleterre sont le seul groupe francophone des États-Unis ayant la capacité de survivre.

APPROPRIATION CULTURELLE ET AFFIRMATION ETHNIQUE, 1934-1960

À partir de 1930, les élites franco-américaines se coupent définitivement du peuple, qui lui s'acculture à un rythme accéléré. Les exhortations à la survivance deviennent de plus en plus désespérées. La maxime « Qui perd sa langue, perd sa foi » est répétée à satiété par les idéologues-historiens qui, plus que jamais, s'éloignent du Québec (Weil, 1989 : 173-178, 196-200), faisant ressortir encore davantage le rôle de la France dans la découverte et l'exploration de l'Amérique et rappelant à leurs lecteurs qu'ils sont les descendants des fondateurs héroïques de la Nouvelle-France et des États-Unis. Ils insistent sur l'intervention déterminante de la France dans la Guerre de l'Indépendance et concluent que les Franco-Américains sont le seul groupe ethnique à pouvoir se vanter des exploits et accomplissements des Champlain, Marquette, Jolliet, La Salle, d'Iberville, Cadillac, La Fayette, Rochambeau, Richard, Frémont, Franchère, ces premiers Franco-Américains.

L'intellectuel qui représente le mieux ce courant est Josaphat Benoit dans ses deux œuvres majeures, *L'âme franco-américaine* (1935), une thèse de doctorat soutenue en France, et le *Catéchisme d'histoire franco-américaine* (1938)⁹. Comme son titre l'indique, *L'âme franco-américaine* est un essai de psychologie collective du groupe ethnique, une psychologie qui doit beaucoup à l'histoire. Dans la première partie du livre, intitulée « Quatre siècles après Jacques Cartier », Benoit retrace l'évolution de la présence française en Amérique et il explique la genèse de la survivance canadienne-française, en plus de décrire l'immigration québécoise aux États-Unis. C'est l'occasion pour l'auteur d'affirmer que « des trois groupes nationaux qui ont découvert et conquis l'Amérique, les

9. Grâce à une bourse du gouvernement français, Benoit passa l'année 1934-1935 en France. Il ne faut pas sous-estimer le rôle des échanges culturels entre la France et la francophonie d'Amérique dans le regain d'intérêt pour l'hexagone (Roussel, 1983 ; Weil, 1990 : 29-30 ; Nouailhat et Beteau, 1990). D'autres Franco-Américains étudient en France et y publient leurs thèses : Goulet (1934), Tétrault (1935).

Français seuls semblaient avoir une destinée providentielle » (1935 : 72). Dans la seconde partie de l'ouvrage, Benoit traite des facteurs de la survivance, famille, paroisse, école, presse, sociétés nationales. Il soutient que les Francos sont l'aboutissement de la survivance française en Amérique du Nord.

La France, précise-t-il, a préparé le berceau de la nationalité franco-américaine, le Canada français lui a donné ses chefs et ses institutions, les États-Unis lui ont communiqué la force et l'esprit d'initiative d'où surgit l'âme franco-américaine, encore si catholique qu'elle fournit des prélats à l'Église, encore si française qu'elle communité pleinement à l'âme de la France éternelle par la langue, la culture et l'esprit des ancêtres qui ont exploré, conquis et civilisé les deux tiers de l'Amérique septentrionale (*ibid.* : 174).

L'âme franco-américaine est donc le produit des cultures française, canadienne-française et américaine, mais il ne fait aucun doute que, chez Benoit, l'origine française domine la trilogie des influences¹⁰.

Comme *L'âme franco-américaine*, le *Catéchisme d'histoire franco-américaine* vise à démontrer la validité du fait français aux États-Unis, mais de façon beaucoup plus didactique et doctrinale, la formule du catéchisme ne laissant place ni à la discussion, ni au doute¹¹. Par le biais de 12 leçons qui contiennent chacune 25 questions, Benoit veut rejoindre les jeunes, qui désertent en masse la cause de la survivance, et définit pour eux l'identité franco-américaine. À la question « Sommes-nous Américains ? », l'auteur répond que « Oui, nous sommes des Américains depuis plusieurs générations, comme le prouve notre histoire, mais des Américains catholiques, de descendance française et parlant deux langues » (1938 : 40). La survivance française en Amérique commence avec

10. La troisième partie du livre nous concerne moins. Benoit y dénonce les graves menaces à la survivance, menaces qui viennent surtout des influences de la vie moderne américaine sur les jeunes Francos et qui, si on n'est pas vigilant, mèneront tout droit à l'assimilation.

11. Le *Catéchisme* correspond bien au concept d'invention de la tradition d'Éric Hobsbawm (1983 : 1), au centre duquel on trouve l'idée de répétition pour inculquer certaines valeurs et le sentiment de continuité avec les âges précédents.

les grands explorateurs, tout aussi héroïques que le panthéon des fondateurs des États-Unis. D'ailleurs, Benoit s'acharne à trouver des *alter ego* franco-américains aux personnages mythiques américains : Louis-D. Goddu, du Massachusetts, « le vrai Edison franco-américain » (*ibid.* : 24) ou encore François-Xavier Aubry, de l'Arizona, « le Buffalo Bill franco-américain de l'Ouest » (*ibid.* : 35). Connaissant très bien l'engouement des jeunes Francos pour tout ce qui est américain, Benoit précise dans une réponse que « Le Vermont et le New York ont célébré avec éclat le 3^e centenaire de la découverte du lac-Champlain, le 4 juillet 1909. Champlain a de nombreux monuments aux États-Unis » (*ibid.* : 8). Dans d'autres questions-réponses, il évoque les fondations françaises et l'origine française de grands personnages américains, tel Franklin Delano Roosevelt et Paul Revere, « issu de la famille française Rivoire de Romagneu dont le blason portait le fleur de lis royal de la France » (*ibid.* : 15). Comme dans *L'âme franco-américaine*, les origines françaises ont la part du lion dans le *Catéchisme* : 55 % des questions-réponses portent sur des Français, 44 % sur des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre et seulement 6 % sur des Canadiens.

À partir de 1933, la Société historique franco-américaine reçut un nouvel élan sous le leadership dynamique du juge Arthur-L. Eno et du journaliste Antoine Clément. L'année suivante, la Société entreprit la publication régulière de son Bulletin et, en 1940, elle publia *Les quarante ans de la Société historique franco-américaine*, une compilation des conférences présentées en son sein depuis sa fondation. L'historien français Gilbert Chinard remarque en introduction que l'œuvre de la Société, c'est « l'histoire de la France en Amérique » (p. 13) et qu'il ne faut pas être pessimiste quant à l'avenir. Il s'agit d'étudier l'histoire des Français d'Amérique « pour se convaincre des réserves inépuisables de résistance et d'énergie qui résident dans l'âme et dans le peuple qui a pris conscience de lui-même sur la terre de France » (p. 14).

La Société historique continue donc de souligner le rôle de la grand-mère patrie, la France, sur le continent américain. En 1955, la journaliste Corinne Rocheleau-Rouleau reprend ce refrain dans le *Bulletin* et encourage les sociétés locales francos à apposer des plaques pour célébrer le droit d'aïnesse des Franco-Américains, arrivés

sur le continent au XVI^e siècle, depuis bien plus longtemps que les autres groupes ethniques.

Voyons un peu, renchérit-elle. Si nos concitoyens de races différentes et plus récemment établis en Amérique, ceux de sang polonais, irlandais, scandinave, slave, par exemple, pouvaient se vanter d'avoir découvert la moitié de notre continent, colonisé un seul de nos États, d'avoir fondé même une seule de nos grandes villes, pensez-vous que la chose ne serait pas clamée sur tous les tons, connue des 160 millions d'Américains d'aujourd'hui ? Et nous qui foulons ce continent depuis plus de trois siècles, nous dont les pères ont découvert, exploré, colonisé une si grande partie de l'Amérique du Nord, naviguant en pirogues indiennes cent rivières inconnues, suivant les sauvages dans les pistes forestières, essayant partout des établissements comme on sème la bonne graine et d'où germèrent postes, villages et villes aux quatre points cardinaux, nous laisserions aujourd'hui en souffrance nos titres à ce magnifique droit d'aînesse ? Perpétuellement en suspens les privilèges qui devraient nous revenir comme premiers occupants ? (*Bulletin*, 1955 : 95)

Faire valoir ce passé franco-américain, poursuit Rocheleau-Rouleau, serait la meilleure façon de redresser l'image des Francos pour que ceux-ci puissent prendre la place qui leur revient dans les affaires publiques. Il est très significatif que dans la dernière partie de son texte, intitulée « Faisons valoir nos chefs de file », Rocheleau-Rouleau ne mentionne pas les noms du militaire et haut fonctionnaire Edmond Mallet, du journaliste Ferdinand Gagnon, de l'étoile de baseball Napoléon Lajoie ou de la cantatrice Albani, ces deux derniers personnages ayant pourtant établi une réputation qui dépassait largement les cadres de la Franco-Américanie. Sous sa plume, ce sont les explorateurs français mentionnés ci-dessus, ainsi que les Paul Rivoire (Revere), Pierre L'Enfant, Jean-Jacques Audubon, etc. qui devraient être reconnus et qui méritent le titre de « Francos » : « À nos Francos d'aujourd'hui de faire surgir de l'ombre ces vaillants Francos d'hier ».

Cette appropriation de l'histoire et de la culture françaises dans la définition de l'identité franco-américaine explique peut-être, du moins en partie, la confiance des érudits, qui se penchent maintenant sur l'histoire récente (post-1860) des leurs en Nouvelle-Angleterre. En effet, des 120 articles que contient le *Bulletin* de 1934 à 1960, 70 % sont rédigés par des Franco-Américains et la proportion de Canadiens et de Français passe respectivement à 14 et 11 %.

Quant aux sujets traités, presque 60 % des articles portent sur les Francos de la Nouvelle-Angleterre, alors que les thèmes canadiens ne représentent plus que 9 % des contributions et ceux ayant trait à la France 5 %. La francophonie des États-Unis (Nouvelle-Angleterre exclue) continue de représenter le quart des articles. La confiance des historiens francos est reflétée aussi dans le fait que plus des quatre cinquièmes choisissent d'écrire sur leurs compatriotes de la Nouvelle-Angleterre¹².

Par leurs écrits et activités commémoratives, les deux grandes sociétés mutuelles franco-américaines, l'Association canado-américaine (ACA) et l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique (USJBA) jouèrent un rôle important dans la construction de la conscience historique des élites. Ainsi, le président de l'ACA, Adolphe Robert, compila deux recueils, *Mémorial des actes de l'Association canado-américaine* (1946) et *Centenaire franco-américain, 1849-1949* (1951), qui sont essentiellement des témoignages de l'œuvre des militants dans leur lutte pour la survivance. Quant à l'USJBA, elle confia à Robert Rumilly la tâche de rédiger une histoire des Franco-Américains (1958)¹³, véritable monument à la cause de la survivance et à ses apôtres. « C'est un livre », commentait Adolphe Robert, « qui sent la poudre : affaire de Fall River ; affaire de No. Brookfield ; affaire du Maine ; affaire du Rhode Island ; Bill Chamberlain ; Bill Peck, etc., etc. Ça laisse l'impression que les Franco-Américains se sont battus vingt-quatre heures par jour, 365 jours par année » (*Le Mohican*, 1958 : 9). Ce commentaire enthousiaste prend toute sa force quand on le compare à la réception glaciale qu'avait suscité, quelques années plus tôt, un article pionnier sur les difficiles conditions de vie dans les « Petits Canadas », publié dans le prestigieux *New England Quarterly* (Podea, 1950). Les élites franco-américaines ne toléraient pas qu'on étale au grand jour la misère qu'avaient

12. En plus de la publication de son *Bulletin*, la Société historique franco-américaine joue un rôle de premier plan dans les grandes manifestations commémoratives : le cinquantième de trois journaux (1936), son quarantième anniversaire (1939), le 350^e anniversaire de la découverte du lac Champlain (1955), le centenaire Jeanne d'Arc (1956), le bicentenaire de la bataille de Carillon (1958).

13. Il semble que l'USJBA approcha d'abord Josaphat Benoit pour la réalisation de ce travail.

connue leurs parents et grands-parents. Il fallait d'autant plus peindre un tableau glorieux que l'avenir était très incertain, comme en font foi plusieurs articles du *Bulletin de la Société historique franco-américaine* dans les années 1950. Le culte des origines immaculées agissait comme un antidote puissant au désenchantement du monde (Smith, 1986 : 198).

DIFFICULTÉS, 1961-1991

Les érudits franco-américains n'ont pas tort de s'inquiéter. Comme la majorité des institutions ethniques, la Société historique périlite à partir de 1960. Le *Bulletin* accorde de plus en plus d'espace aux « Éloges aux disparus », alors que la section consacrée aux études, qui porte sur l'histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre à 62 %, s'amoindrit considérablement. Par exemple, dans la livraison de 1967, elle n'est qu'une parmi 13 et elle occupe seulement 16 des 173 pages. Un des derniers numéros, celui de 1970, ne contient même pas d'étude. La revue disparaît deux ans plus tard.

Par contre, l'influence combinée du phénomène des racines, de la commémoration du bicentenaire des États-Unis et de subsides fédéraux aux projets d'éducation bilingue, entraîne une renaissance culturelle où l'histoire, surtout locale, tient une place de choix (Brault, 1986 : 171-177 ; Chartier, 1991 : 323-353)¹⁴. Cette redécouverte passe par le Québec, mais les élites continuent d'entretenir des liens avec la France « éternelle, terre de culture » (Weil, 1990 : 32). Quand on crée un centre d'études au Collège de l'Assomption, en 1979, on lui donne le nom d'Institut français. La directrice-fondatrice, Claire Quintal, semble s'être donné la mission d'effectuer la synthèse des liens français, québécois et acadiens.

Les historiens franco-américains doivent désormais partager les cénacles avec des chercheurs qui, diversement influencés par la science économique, par la démographie historique, par la nouvelle histoire sociale et, plus rarement, par le marxisme, renouvellent les

14. À titre d'exemple, Burns (1976).

perspectives en présentant de la Franco-Américanie un portrait composite, s'attachant particulièrement à faire ressortir le rôle des masses laborieuses dans l'expérience franco-américaine¹⁵. Les deux groupes entretiennent généralement des relations cordiales. Chacun apprécie la perspective de l'autre et chacun a besoin de l'autre. Les élites ne se scandalisent plus des descriptions détaillées de la vie difficile, misérable, des pionniers canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre. Au contraire, leurs difficultés sont maintenant perçues comme des exemples de la détermination des Franco-Américains, qui ont réussi malgré les obstacles. Ainsi, à un colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption en 1981, Yves Roby (1982) émut son auditoire du simple fait d'expliquer les facteurs de répulsion qui avaient poussé plus de 850 000 Québécois à partir pour les États-Unis entre 1850 et 1930. Non, ils n'étaient pas des traîtres ; ils avaient été quasi forcés d'émigrer.

Toutefois, les études qui mettent en doute le soi-disant consensus idéologique sur la survivance et qui analysent les conflits intra-ethniques ne sont guère prisées par les élites, tout comme celles qui contestent le bien-fondé du mouvement sentinelliste. L'historien Richard Sorrell en sait quelque chose. On l'accusa de francophobie et on le taxa de farceur en 1983, pour avoir donné, en anglais, une conférence jugée antisentinelliste (Brunelle, 1983).

DE L'HISTOIRE À LA GÉNÉALOGIE

Cette brève incursion dans l'historiographie franco-américaine des 30 dernières années serait incomplète si elle passait sous silence le dernier ouvrage en titre, l'imposante *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990* d'Armand Chartier (1991). Intellectuel fier des siens et militant engagé dans la

15. Au Québec, on peut dater de 1961 ce courant avec la parution du bref mais stimulant article d'Albert Faucher. Aux États-Unis, le renouveau historiographique est symbolisé par la thèse de Vicero (1968). Il ne saurait être question ici de recenser, encore moins de commenter ces travaux. Brault (1980), Roby (1984 : 115-119) et Ramirez (1991) ont fait cet exercice.

lutte pour la survivance, Chartier dédicace son livre « à tous ses compatriotes francos qui ont su préserver le patrimoine culturel, et surtout à ceux et celles qui l'ont enrichi au cours des ans, ne serait-ce que par l'apport d'une humble pierre, et qui continuent de l'enrichir contre vents et marées » (*ibid.* : 9). Dans la tradition franco-américaine, il bâtit son œuvre sur le thème de la survivance, faisant peu de cas des travaux récents, et il fait ressortir les consensus plutôt que les conflits à l'intérieur du groupe. Nul doute que les élites se retrouveront dans ce gros bouquin.

Il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire que le travail de Chartier est l'un des derniers, sinon le dernier, à paraître en français, l'acculturation des Franco-Américains étant déjà très avancée. On peut même se demander si l'historiographie franco survivra à la disparition des dernières élites francophones. La nouvelle identité franco-américaine est coupée largement de la culture francophone, qu'elle soit québécoise ou française, et elle peut être qualifiée de symbolique, se fondant sur la valorisation des individus qui trouvent dans leur appartenance ethnique des éléments positifs pour vivre en harmonie avec eux-mêmes (Weil, 1989 : 217-218)¹⁶. La généalogie remplacera donc l'histoire pour les hommes et les femmes qui sentiront le besoin de se plonger dans le passé pour vivre leur présent et bâtir leur avenir¹⁷ .

16. Weil a emprunté le concept d'ethnicité symbolique au sociologue Herbert Gans (1979).

17. Ce remplacement est déjà commencé. La généalogie s'est beaucoup développé depuis 20 ans. L'American Canadian Genealogical Society, fondée en 1973, compte 1500 membres. D'autres sociétés plus modestes sont aussi actives et on a senti le besoin de créer une Fédération des sociétés de généalogie et d'histoire franco-américaine (Brault, 1986 : 183 ; Chartier, 1991 : 343-344).

Bibliographie

- Alter, Peter (1985), *Nationalism*, traduction anglaise, Londres, Edward Arnold.
- Anderson, Benedict (1991), *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, 2^e édition, Londres, Verso.
- Audet, J.-F. (1906), *Histoire de la congrégation canadienne de Winooski, Vermont*, Montréal, Imprimerie des Sourds-muets.
- Belisle, Alexandre (1911), *Histoire de la presse franco-américaine et des Canadiens-Français aux États-Unis*, Worcester, L'Opinion publique.
- Belisle, Alexandre (1920), *Livre d'or des Franco-Américains de Worcester*, Worcester, Imprimerie de la Compagnie Belisle.
- Benoit, Josaphat (1935), *L'âme franco-américaine*, Montréal, Albert Lévesque (coll. Documents sociaux).
- Benoit, Josaphat (1938), *Catéchisme d'histoire franco-américaine*, Boston, Société historique franco-américaine.
- Bonier, Marie-Louise (1920), *Débuts de la colonie franco-américaine de Woonsocket, Rhode Island*, Framingham, Lakeview Press.
- Bouchard, Gérard (1991), « Permanences et mutations dans l'histoire de la culture paysanne québécoise », dans Gérard Bouchard (dir.) et Serge Courville (coll.), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 261-305.
- Brault, Gérard J. (1980), « État présent des études sur les centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre », dans Claire Quintal et André Vachon (dir.), *Situation de la recherche sur la Franco-Américanisme*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, p. 9-25.
- Brault, Gérard J. (1986), *The French-Canadian Heritage in New England*, Hanover / Kingston / Montréal, University Press of New England / McGill-Queen's University Press.
- Brunelle, Roger (1983), « Les remarques d'un supposé spécialiste ont déplu à l'auditoire du colloque sur la presse franco-américaine », *L'Unité* (Lewiston), 7, 5 (mai), p. 4-5.
- Bulletin de la Société historique franco-américaine* (1940-1972).
- Burns, Kathryn A. (1976), *Springfield's Ethnic Heritage. The French and French-Canadian Community*, Springfield.
- Chandonnet, T.A. (1872), *Notre-Dame-des-Canadiens et les Canadiens aux États-Unis*, Montréal, Desbarat.
- Chartier, Armand (1991), *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, Septentrion.
- Chassé, Paul, et Claire Quintal (1975), *Franco-American Ethnic Heritage Studies Program*, 12 articles, Worcester, Collège de l'Assomption.

- Crubellier, Maurice (1991), *La mémoire des Français. Recherches d'histoire culturelle*, Paris, Henri Veyrier.
- D'Amours, Joseph-Arthur (1917), *Saint-Mathieu de Central Falls ; une paroisse de langue française aux États-Unis*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale Ltée.
- Desrosiers, Adélarde, et Fournet (1910), *La race française en Amérique*, Montréal, Beauchemin.
- Dubuque, Hugo (1888), *Le guide canadien-français ou almanach des adresses de Fall River, et notes historiques sur les Canadiens de Fall River*, Fall River, E.-F. Lamoureux.
- Faucher, Albert (1961), « Projet de recherche historique. L'émigration des Canadiens français au XIX^e siècle », dans *Recherches sociographiques*, II, 2, p. 243-245.
- Favreau, J.-Arthur (1924), *The Chinese of the Eastern States*, Manchester, L'Avenir national.
- Favreau, J.-Arthur, J.-L.-K. Laflamme et David-E. Lavigne (1909), « French Catholics in the United States », dans *The Catholic Encyclopedia. An International Work of Reference on the Constitution, Doctrine, Discipline, and History of the Catholic Church*, VI, New York, Appleton, p. 271-277.
- Gagnon, Serge (1978), *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, PUL (coll. Les Cahiers de l'histoire de l'Université Laval).
- Gans, Herbert (1979), « Symbolic Ethnicity : The Future of Ethnic Groups and Cultures in America », dans Herbert Gans et al. (dir.), *On the Making of Americans. Essays in Honor of David Riesman*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, p. 193-220.
- Gatineau, Félix (dir.) (1919), *Histoire des Franco-Américains de Southbridge*, Framingham, Lakeview Press.
- Gatineau, Félix (1927), *Historique des conventions générales des Canadiens-Français aux États-Unis, 1865-1901*, Woonsocket, Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique.
- Gellner, Ernest (1983), *Nations and Nationalism*, Ithaca, Cornell University Press.
- Goulet, Alexandre (1934), *Une Nouvelle-France en Nouvelle-Angleterre*, Paris, Chauny et Quinsac.
- Hamelin, Hormidas (1916), *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ou une paroisse franco-américaine*, Copyright by the Author.
- Hamon, Édouard (1891), *Les Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre*, Québec, N.S. Hardy.
- Harney, Robert F. (1981), « Introduction », dans Robert F. Harney et Vincenza Scarpaci (dir.), *Little Italies in North America*, Toronto, Multicultural History Society of Ontario, p. 1-7.
- Hobsbawm, Éric (1983), « Introduction : Inventing Traditions », dans Éric Hobsbawm et Terence Ranger (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 1-14.
- Hobsbawm, Éric (1990), *Nations and Nationalism since 1780. Programme, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Kedourie, Elie (1985), *Nationalism*, London, Hutchinson (coll. Hutchinson University Library).
- Lalande, Louis (1913), *Saint-Antoine de New Bedford, Mass.*, Montréal, Le Messager.

- Magnan, D.-M.-A. (1912), *Histoire de la race française aux États-Unis*, Paris, C. Amat.
- Le Mohican (1958), « Le carquois d'un Mohican », *Le Canado-Américain*, 1, 2 (août-septembre), p. 9.
- Nouailhat, Yves, et Sandine Beteau (1990), « La politique culturelle de la France à l'égard du Canada entre les deux guerres d'après les archives du Service des œuvres », dans Jacques Portes (dir.), *Le fait français et l'histoire du Canada XIX^e-XX^e siècles*, Paris, La Société française d'outre-mer, p. 21-34.
- Podea, Iris S. (1950), « Quebec to Little Canada. The Coming of the French Canadians to New England in the Nineteenth Century », *New England Quarterly*, XXIII, 3 (septembre), p. 365-380.
- Les quarante ans de la Société historique franco-américaine (1899-1939)*, (1940), Manchester, L'Avenir national.
- Ramirez, Bruno (1991), « Émigration et Franco-Américanisme. Bilan des recherches historiques », dans Dean R. Louder (dir.), *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 3-12.
- Robert, Adolphe (1946), *Mémorial des actes de l'Association canado-américaine*, Manchester, L'Avenir national.
- Robert, Adolphe (1951), *Centenaire franco-américain, 1849-1949*, s.l.
- Roby, Yves (1978), « Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, I, Montréal, Fides, p. 81-82.
- Roby, Yves (1982), « L'évolution économique du Québec et l'émigrant (1850-1929) », dans Claire Quintal (dir.), *L'émigrant québécois vers les États-Unis, 1850-1920*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, p. 8-20.
- Roby, Yves (1984), « Un Québec émigré aux États-Unis. Bilan historiographique », dans Claude Savary (dir.), *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, IQRC, p. 103-130.
- Roby, Yves (1990), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion.
- Rumilly, Robert (1958), *Histoire des Franco-Américains*, Montréal, Publié par l'auteur sous les auspices de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique.
- Roussel, Luc (1983), « Les relations culturelles du Québec avec la France, 1920-1955 », thèse de doctorat, Université Laval.
- Smith, Anthony D. (1971), *Theories of Nationalism*, Londres, Duckworth.
- Smith, Anthony D. (1986), *The Ethnic Origins of Nations*, Oxford, Basil Blackwell.
- Sorrell, Richard S. (1975), « The Sentinelle Affair (1924-1929) and Militant Survivance. The Franco-American Experience in Woonsocket, R.I. », thèse de doctorat, State University of New York at Buffalo.
- Sorrell, Richard S. (1984), « La Sentinelle et La Tribune. Le rôle joué par ces journaux de Woonsocket dans La Sentinelle », dans Claire Quintal (dir.), *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, p. 35-49.
- Tétrault, Maximilienne (1935), *Le rôle de la presse dans l'évolution du peuple*

- franco-américain*, Marseille, Ferran et Cie.
- Verrette, Adrien (1931), *Paroisse Sainte-Marie. Manchester, New Hampshire*, Manchester, Imprimerie Lafayette.
- Vicero, Ralph Dominic (1968), « Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900. A Geographical Analysis », thèse de doctorat, University of Wisconsin.
- Weil, François (1989), *Les Franco-Américains, 1860-1980*, Paris, Belin (coll. Modernités XIX^e & XX^e).
- Weil, François (1990), « Les Franco-Américains et la France », dans Jacques Portes (dir.), *Le fait français et l'histoire du Canada XIX^e-XX^e siècles*, Paris, La Société française d'outre-mer.
- Wilson, Bruno (1921), *L'évolution de la race française en Amérique : Vermont, New Hampshire, Connecticut, Rhode Island*, Montréal, Beauchemin.